

Zeitschrift: Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences
Herausgeber: Swiss Society of the History of Medicine and Sciences
Band: 34 (1977)
Heft: -: Histoire de la médecine et des sciences naturelles à Genève = Zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften in Genf

Artikel: Histoire de la médecine et des sciences naturelles à Genève
Autor: Walser, Hans H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-520511>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vierteljahrsschrift für Geschichte
der Medizin und der Naturwissenschaften

Revue trimestrielle d'histoire
de la médecine et des sciences naturelles

Redaktion/ Rédaction:

Hans H. Walser, Zürich

Heinz Balmer, Zürich

GESNERUS

Jahrgang/Vol. 34 1977

Verlag/Editions Sauerländer

Histoire de la médecine et des sciences naturelles à Genève

La Faculté de Médecine de Genève a fêté son centenaire en octobre 1976. A cette occasion, la Société suisse d'histoire de la médecine et des sciences naturelles a tenu sa séance annuelle du 29 au 30 octobre 1976 à Genève, dans un cadre historique, en accord avec la place éminente occupée par la médecine et les sciences naturelles dans le passé et dans le présent de la vie genevoise.

Nous sommes très heureux de pouvoir réunir ces conférences dans ce numéro spécial de notre revue. Nos premiers remerciements vont à M. Jean Starobinski qui, avec ses collaborateurs, a organisé les séances et qui de plus s'est chargé d'une grande partie de la rédaction du présent volume. Nous remercions, en outre, vivement le comité du Fonds Rapin, dont la générosité nous a permis la publication sous cette forme, et M. Erwin H. Ackerknecht qui a traduit en anglais la plupart des résumés.

Hans H. Walser

Diese Sondernummer enthält Arbeiten zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften in Genf. 18 davon sind in Heft 1/2 und zwei weitere in Heft 3/4 des Gesnerus 1977 erschienen.

Ce numéro spécial contient des travaux sur l'histoire de la médecine et des sciences naturelles à Genève. 18 entre eux ont été imprimés dans le fascicule 1/2 du Gesnerus 1977; deux autres sont pris du fascicule 3/4 de la même année.

Le concept de cénesthésie et les idées neuropsychologiques de Moritz Schiff

Par Jean Starobinski

A ma connaissance, la première apparition du mot *cænaesthesia* date de 1794: c'est le titre d'une thèse de doctorat que défend à Halle, sous la présidence de J. C. Reil, le candidat Chr. Fried. Hübner¹. Nous avons tout lieu de supposer que les idées qui y sont exposées appartiennent au premier chef à Reil. La même année, cette *dissertatio inauguralis* paraît à Halle dans une traduction allemande de J. F. A. Merzdorff, à la suite d'un ouvrage du Genevois Daniel de la Roche, également traduit par Merzdorff: *Zergliederung der Verrichtungen des Nervensystems als Einleitung zu einer praktischen Untersuchung der Nervenkrankheiten*². Le livre est préfacé, en deux pages, par J. C. Reil, qui fait l'éloge de l'œuvre du médecin genevois, mais ne dit rien de Hübner. Il ne doit pas être trop aventureux de croire que la dissertation sur la *cænaesthesia*, devenue *Abhandlung über das Gemeingefühl*, est, pour l'essentiel, approuvée par celui qui tint les fonctions du *Praeses...*

Sur ce qui est entendu par *cænaesthesia* (ou *Gemeingefühl*), les définitions données dès le § 2 (p. 228–229 au t. II) ne laissent aucun doute. Qu'il soit permis de citer entièrement cette page initiale, puisqu'il convient de fixer nettement l'acception première d'un terme dont le sens sera destiné à subir bien des variations :

Gefühl, Empfindung.

Einem Nerven, dessen Thätigkeit die Seele unmittelbar wahrnimmt, legen wir *Gefühl* bei, und *fühlen* im weitläufigeren Verstande heißt *Veränderungen der Seele erleiden, die in derselben durch Veränderungen des Körpers erregt werden*.

Allein, wenn wir dieses unser *Vermögen zu fühlen* genauer untersuchen, so finden wir bald, daß es sehr verschieden sey. Diese Verschiedenheit des Gefühls werde ich gleich im Anfange dieser Abhandlung genauer zu bestimmen suchen, damit ich nicht in Irrthümer verfalle, die man so häufig in dieser Lehre wegen Unbestimmtheit der Begriffe antrifft.

Wir treffen in der Seele *dreierlei Arten von Vorstellungen* an, die in Rücksicht des vorgestellten Objects unter sich sehr verschieden sind. Die Seele stellt sich nemlich

1) *ihren eigenen geistigen Zustand*, ihre Kräfte, Handlungen, Vorstellungen und Begriffe vor, unterscheidet diese Dinge von sich selbst, und wird auf diese Art sich ihrer bewußt.

2) stellt sie sich ihren *äußereren Zustand* oder die Verbindung des ganzen Menschen mit der Welt vor.

3) Endlich stellt sie sich ihren *eigenen körperlichen Zustand* vor.

Jede dieser drei Arten von Ideen, durch welche der Mensch nach seinem dreifachen Zustande vorgestellet wird, wird durch eine besondere Einrichtung im Körper bewirket.

1) Das *Gemeingefühl** (Coenaesthesia), durch welches der Seele der Zustand ihres Körpers vorgestellet wird, und zwar vermittelst der Nerven, die allgemein durch den Körper verbreitet sind.

2) *Empfindung* (sensatio externa), diese wird durch Hülfe der Sinne erregt, und stellt der Seele die Welt vor.

3) entstehen endlich unmittelbar im Seelenorgan selbst Thätigkeiten, und werden in demselben vollendet. Durch dieselben (nemlich durch den *inneren Sinn*) werden Einbildungungen und Urtheile gebildet, der Seele ihre Kräfte, ihre Ideen und Begriffe vorgestellt, und sie wird sich ihrer bewußt gemacht.

* Dem Worte *Gefühl* legen wir eine sehr mannigfache Bedeutung bei. Wir sagen z.B. von einem aus dem Körper gerissenen Herzen, das sich vermittelst eines Reitzes zusammenzieht, daß es den Reitz fühle; und doch beruht diese Erscheinung keinesweges auf dem Gefühl, sondern auf der Reitzbarkeit. Es fehlt uns in der That in der Lehre von der Empfindlichkeit an passenden und bestimmten Wortzeichen, die sehr zu wünschen wären. Das lateinische Wort *sensus* bedeutet auch die *Sinne*, und das deutsche Wort *Gefühl* bezeichnet auch den *Gefühlssinn* oder das *Getast*. Ich werde daher den Gegenstand gegenwärtiger Abhandlung *coenaesthesia* und in der Muttersprache das *Gemeingefühl* nennen.

Rien n'est plus net : l'esprit, le monde extérieur, le corps propre constituent trois domaines distincts, accessibles chacun à un mode perceptif spécifique³. La *cénesthésie* est l'information sensible émanant du corps par voie nerveuse.

Le mot *coenaesthesia* est un néologisme savant. Aucun auteur grec ne l'a utilisé. Il ne semble pas avoir eu cours, nous l'avons dit, avant son emploi par Reil et Hübner. Qu'on n'aille surtout pas le confondre avec le *koinon aistheterion* dont la notion avait été proposée par Aristote : selon le *De Anima*, il appartient au *koinon aistheterion* de recevoir et de conjuguer toutes les sensations, de façon à percevoir un objet *unique* là où les organes des sens nous communiquent des impressions qualitativement hétérogènes⁴. Il opère, au niveau sensible, les synthèses qui nous permettent d'être présents à *un seul monde...* Le mot *cénesthésie*, bien que recourant aux mêmes racines (*koinos, aisthesis*), n'entend nullement désigner la même fonction ; Reil n'avait aucune raison de forger un doublet du *koinon aistheterion* (ou du *sensorium commune*), dont la notion restait très présente

au XVIII^e siècle, même si elle était matière à débats et contestations⁵. La cénesthésie, telle que la conçoit Reil, ne fait qu'apporter une *information supplémentaire*, d'origine somatique, à l'âme et au *sensorium commune*. Elle ne se confond donc pas avec lui. Il faut éviter une autre confusion, qui consisterait à considérer la *cénesthésie*, sur la foi d'une quasi-homonymie, comme un équivalent de *synesthésie* – vocable utilisé dans des sens assez divers dès l'antiquité et repris au XIX^e siècle pour désigner plus précisément les associations sensitives (en particulier l'audition colorée)⁶.

Reil était-il le premier, le seul, qui ait attiré l'attention sur la masse confuse des sensations provenant des profondeurs du corps ? Nullement ; mais il faut bien lui attribuer le mérite de la définition précise et de la création lexicale. En 1830, K. A. Rudolphi, qui s'efforce de minimiser les mérites de Reil, écrit : « Im Grunde gehört aber Reil blos das Wort Gemeingefühl, denn die Sache ist von Leidenfrost unter der Benennung *Lebensgefühl* ebenso dargestellt. »⁷ En France, où le mot *cénesthésie* n'a été employé qu'à une date assez tardive du XIX^e siècle, la « chose » elle-même avait été maintes fois évoquée dans des formules assez variables⁸. Une longue et belle note critique que Louis Peisse insère dans son édition (1844) des *Rapports* [...] de Cabanis, a le mérite de faire l'historique d'une réflexion qui touche précisément aux phénomènes que Reil avait rassemblés sous le nom de *cénesthésie*. Peisse ne semble pas avoir entendu parler du professeur de Halle :

... « Nous pouvons bien avoir, [de l'exercice des fonctions organiques,] une conscience obscure, sourde et pour ainsi dire latente, analogue à celle, par exemple, des sensations qui provoquent et accompagnent les mouvements respiratoires, sensation qui, bien qu'incessamment répétées, passent comme inaperçues. Ne pourrait-on pas considérer comme un retentissement lointain, faible et confus du travail vital universel, ce sentiment si remarquable qui nous avertit sans discontinuité ni rémission de l'existence et de la présence actuelle de notre propre corps ? On a presque toujours, et à tort, confondu ce sentiment avec les impressions accidentnelles et locales qui, pendant la veille, éveillent, stimulent et entretiennent le jeu de la sensibilité. Ces sensations, quoique incessantes, ne font que des apparitions fugitives et transitoires sur le théâtre de la conscience ; tandis que le sentiment dont il s'agit dure et persiste au-dessous de cette scène mobile. Condillac l'appelait avec assez de propriété le *sentiment fondamental* de l'existence ; Maine de Biran, le sentiment de l'*existence sensitive*. C'est par lui que le corps apparaît sans cesse au *moi* comme *sien*, et que le sujet spirituel s'aperçoit exister en quelque sorte localement dans l'étendue limitée de l'organisme [...] »⁹

Chez ceux qui avaient pu connaître les idées de Reil, et qui avaient retenu la notion et le mot de *cénesthésie*, la terminologie restera variable : on entendra parler de *sensus corporeus* (Lenhossek¹⁰), de *Gemeinsinn*, comme équivalent à *coen-aesthesia* (Gruithuisen¹¹), de *sensibilité générale*¹², en tant qu'elle est distincte de tous les «sens spéciaux», etc... Et comme il fallait s'y attendre, la spéculation de la *Naturphilosophie* devait trouver un beau thème dans le *Gemeingefühl*. Je n'apporte qu'une preuve entre cent : ces quelques lignes de la *Physiologie* de Burdach :

In allen Erscheinungen findet sich eine Stufenfolge, durch welche das Beginnende, Unscheinbare dem Gipfel der Entwicklung, das Niedrigste dem Höchsten verwandt ist. Zwischen dem Keimkorne einer Ulve und einem Menschen ist ein unendlicher Abstand, und doch ist Leben, und animales Leben das gemeinsame Merkmal beider. Das Selbstgefühl auf seiner niedrigsten Stufe ist Gemeingefühl, und dieses selbst ist verschiedener Abstufungen fähig, so daß wir es uns im Keimkorne als die sich selbst im tiefsten Dunkel erscheinende Einheit der Leibesmasse denken können. Und wie der Instinct, als eine bewußtlose Reaction des Animalen auf Anregung des Gemeingefühles, ebenfalls verschiedener Grade fähig ist, so wird er auch im Keimkorne als ein blindes Streben nach Bewegung und Anheftung wirken, und so das Mittel für das Bestehen des Lebens werden [...]. Gemeingefühl und Instinct machen die Grundlage des ganzen psychischen Lebens aus, und enthalten die Keime sämmtlicher Seelenkräfte, auch die höchsten nicht ausgeschlossen [...]¹³.

Après des lignes comme celles-là, on ne s'étonnera pas que la physiologie romantique (depuis Reil) ait assigné au *Gemeingefühl* l'aptitude aux pressentiments, la prédiction de la mort prochaine, la réceptivité aux influences du magnétisme animal¹⁴, etc...

Il serait fastidieux de relater tous les aspects de la discussion qui s'est déroulée, dans la première moitié du XIX^e siècle, surtout en Allemagne, autour de l'idée de cénesthésie et de *Gemeingefühl*. L'article que Moritz Schiff publie, en 1871, dans le *Dizionario delle Scienze Mediche*¹⁵ a le mérite de commencer par un bref rappel historique, qui fait le point sur le destin que le mot a connu au cours des décennies précédentes.

Schiff constate que ce mot peut recevoir trois définitions. La première, la plus ancienne, est celle qui lui a été donnée par Reil (que Schiff ne nomme pas) :

La cénesthésie embrasse toutes les sensations qui ne proviennent pas de l'influence d'un agent extérieur et qui nous renseignent sur l'existence et l'état des différentes parties de notre corps¹⁶.

Pour Schiff, cette définition n'est plus recevable : elle «procède de l'idée qu'il existe deux ordres de sensations, destinées par leur nature à nous donner des notions, les unes sur le monde extérieur, les autres sur notre propre corps. Cette idée, telle qu'elle a été autrefois énoncée, est aujourd'hui abandonnée par les physiologistes.»¹⁷ Pourquoi ce rejet ? Schiff allègue deux raisons : tous les sens, d'abord, sont somatiques, toutes les sensations proviennent d'une modification de l'organisme. Lotze argumente d'une manière analogue, mais exactement inverse : toutes les sensations sont primitivement des contenus de conscience¹⁸. Les sensations primitives n'appartiennent ni au monde objectif ni au monde subjectif. Toute affectation ultérieure d'une sensation à l'un de ces deux pôles est un *destin* qui intervient au cours de la vie psychique¹⁹. (*Medizinische Psychologie*, p. 282–283.) La notion du monde extérieur est une notion *construite* : l'enfant apprend à localiser à l'extérieur ce que d'abord il n'éprouvait que comme une modification de son corps : inversement, des lésions nerveuses, des compressions cérébrales nous donnent l'illusion (ou l'hallucination) d'une cause extérieure, alors qu'il s'agit de «sensations d'origine interne».²⁰

Une seconde définition de la cénesthésie, selon Schiff, est celle qui cherche à la caractériser par soustraction : elle serait constituée par toutes les activités sensorielles qui ne correspondraient pas à un «sens spécial» ; «elle comprend toutes les sensations fournies par les nerfs desservant ce qu'on appelle la sensibilité *générale*, sensations qui ne sont pas l'effet de l'excitation d'un organe des sens *spécial*».²¹ Comme, selon différents auteurs, l'on peut attribuer à des sens spéciaux la sensation *thermique*, le «sens *musculaire*» ; la faim et la soif, résultat d'une «sensibilité spéciale de l'estomac» ; les «sensations érotiques, et celles que provoque l'état général ou local de la respiration»,²² ce qui demeure, c'est le «chaos des autres sensations» : la cénesthésie est alors le résidu inexploré (et peut-être inexplorable) de la vie sensible. Schiff ne retient pas non plus cette définition. Elle n'est certes «pas contraire à nos notions modernes», mais, ainsi définie, «la cénesthésie, privée de toutes les sensations attribuées aux sens spéciaux, ne serait pas autre chose que la transmission le long des nerfs sensitifs» ; elle ne mériterait pas d'être traitée séparément, et toute sa physiologie rentrerait dans l'article «sensibilité». On le voit, cette argumentation, que Schiff expose de manière assez elliptique, ne laisse à peu près rien à la cénesthésie : si j'ai bien compris, il reste d'elle qu'un bruit de fond, indifférencié, escortant en sourdine l'exercice de ce que Johannes Müller avait désigné comme la *spezifische Sinnesenergie*. Schiff soulève la question des «sens spéciaux» : faut-il «admettre ou rejeter leur existence» ? Mais, dans l'un ou l'autre cas, si l'on admet la définition qui fait de la cénesthésie, une fois décomptées les sensations qualifiées, un reste de sensation inqualifiable,

un résidu non spécifique, le concept même tend alors à devenir fantomatique, donc inutilisable. Remarquons-le : c'est bien ce qui tendra à se produire, à mesure que progressera la physiologie nerveuse : on démembrera la cénesthésie pour répertorier de nouveaux sens spéciaux²³ et de nouvelles voies : récepteurs et voies protopathiques, intéroceptifs, proprioceptifs...

Enfin, refusant la définition qui réduit à *rien* la cénesthésie, Schiff se tourne vers une troisième et dernière définition, qu'il adopte, et qui, cette fois, englobe dans la cénesthésie *toute la vie sensible* d'un instant donné, toutes les sensations simultanées : «La cénesthésie est l'ensemble de toutes les sensations qui, à un moment donné, sont perçues par la conscience et qui en constituent le contenu à ce moment-là.»²⁴ Cette définition est la seule que Schiff estime «scientifiquement justifiée». Il est heureux de constater que Henle, dans son *Anatomie générale* (1841), a retenu, la même acception, confirmée, «quoique sous un autre nom», par la philosophie critique, de Berkeley à Hegel...

Schiff propose alors une analyse des constituants de la cénesthésie, suivie et doublée d'un exposé des étapes de sa genèse.

Au départ, Schiff énonce comme une sorte d'axiome : «Les éléments de la cénesthésie sont formés par les sensations, que nous pouvons diviser en primitives ou périphériques, et en élaborées, centrales ou réflexes.»

Les sensations périphériques ou primitives incluent toutes les *afférences sensorielles*, en provenance des «organes des sens» aussi bien que des muscles et des viscères. Elles ne suffisent pas à constituer la cénesthésie : «Toutes ces sensations périphériques resteraient isolées et ne pourraient jamais former une vraie cénesthésie, si un autre ordre de sensations, plus importantes et variées, ne venait s'y ajouter ; je veux parler des sensations *centrales*.»²⁵ Le cerveau, selon Schiff, n'est pas seulement le centre d'une irradiation réflexe motrice ; il est aussi le lieu d'une irradiation réflexe sensitive, – d'un *consensus* ou «*sensation réflexe*».²⁶ Schiff développe ici, en quelques lignes, une théorie qui explique par la sensation réflexe non seulement les perceptions associées (qui intéresseront les psychologues de la génération suivante sous le nom de *synesthésies*), mais la pensée elle-même. Et il en vient à définir la cénesthésie comme l'ensemble momentané constitué par les sensations primaires (ou périphériques) et par toutes les sensations qui lui font écho au niveau central ; il convient ici de citer encore une fois le texte de Schiff :

Si, par exemple, l'irradiation [de l'excitation des centres] se dirige vers un centre sensoriel, elle y éveillera l'image d'une couleur, d'un son, d'un objet ; une impression auditive peut ainsi produire une sensation visuelle ou une impression auditive ou les deux en même temps ; une telle sensation *secondaire* en produira

à son tour une *tertiaire*, et ainsi de suite. De cette façon une seule sensation peut éveiller une chaîne infinie de sensations centrales, d'images sensorielles ; et, comme toute notre pensée se meut dans de telles images, ou plus exactement, n'est pas autre chose qu'une série d'images centrales, c'est-à-dire d'excitation de la terminaison centrale des nerfs sensitifs, il s'ensuit qu'une sensation peut produire une série de pensées qui, réunies aux sensations primitives, doivent compléter, ou, plutôt, *constituer* la cénesthésie²⁷.

La cénesthésie, ainsi considérée, ne représente plus un simple secteur (le secteur viscéral ou musculaire, avec son caractère «confus» et «sourd») de l'expérience sensorielle, mais la *totalité* des événements sensibles et intellectuels survenant à un moment donné : elle est la somme, à chaque instant différente, des sensations «péphériques» et des «sensations centrales». Ayant renoncé à distinguer sensations externes et sensations internes, s'efforçant de prouver le caractère *construit* de la discrimination entre monde intérieur et monde extérieur, Schiff ne pouvait sauver le concept de cénesthésie qu'en le faisant coïncider paradoxalement avec la *vie psychique* tout entière. En proposant cette nouvelle définition, Schiff avait pour but, avant tout, de critiquer la conception philosophique traditionnelle qui fait du *moi*, de la *conscience*, une instance séparée, spectatrice de la vie du corps, réceptrice de l'expérience sensible, garante de l'unité de l'individu. Notre moi, notre conscience ne sont pas distincts de l'expérience sensible : ils se confondent avec celle-ci. Ils ne sont assurés d'aucune permanence. L'*identité* que perçoit l'individu n'est que le résultat des sensations qui à chaque instant ressuscitent des sensations antécédentes :

[...] Toute notre conscience du moi réside dans la cénesthésie [...]. Cette unité, *en tant qu'elle existe réellement*, n'a pas besoin d'un autre substratum que celui de la cénesthésie [...]. Ce n'est pas, comme on l'a dit, la conscience qui *accompagne* la pensée ; car, si la pensée présente cessait et n'était pas immédiatement remplacée par une autre, ce qui resterait dans l'esprit serait non la conscience (comme un tableau dont on a effacé l'inscription), mais rien : notre individualité, notre action intérieure, aurait disparu.

La conscience du *moi* n'est donc pas continue, mais *interrompue*.

[...]. Le *moi* se présente sous des formes variables ; en d'autres termes, il ne se maintient pas identique à lui-même, et se compose d'une mosaïque formée d'un nombre variable de pièces [...]. Le *moi* d'un moment donné est toujours incomplet et jamais identique à lui-même ; le vrai *moi* personnel et unitaire n'apparaît que dans notre histoire [...]. La mémoire, notre perception du passé, n'est que l'effet de sensations réflexes ; en tout cas, elle est un ensemble de

sensations ; et, dans ce sens, les objets de la mémoire forment un complément de la cénesthésie²⁸.

On le voit, Schiff développe son système neurophysiologique en une psychologie de la *discontinuité*, sans chercher à assurer au *moi* une garantie d'identité et de permanence. La cénesthésie est toute notre vie psychique ; mais d'autre part la cénesthésie, d'instant en instant, se constitue différemment, – si bien que, malgré les associations mémorielles, le déroulement des états de conscience devient semblable aux images du kaléidoscope.

Le travail de Schiff, publié d'abord en italien, repris tardivement, en 1894, dans son *Recueil de Mémoires Physiologiques* n'a pas dû être beaucoup lu : je n'ai trouvé nulle référence dans les ouvrages français du début de ce siècle. On pourrait en conclure, à tort, que les idées de Schiff sont passées inaperçues. Il en va tout autrement. L'influence est exercée par des voies inattendues.

Au moment où Schiff écrit son article sur la cénesthésie, à Florence, il a pour disciple et proche collaborateur, depuis 1865, Alexandre Herzen – le fils du philosophe russe²⁹. Quand Schiff part pour Genève, c'est Herzen qui lui succède à Florence ; en 1881, Herzen se rapproche de son maître en acceptant un enseignement à Lausanne, où il se fixera jusqu'à la fin de ses jours (1906). C'est lui qui rassemble, en 1894, les écrits de son maître ; et c'est à lui qu'on doit la traduction en français des articles italiens, – dont l'article sur la cénesthésie.

Herzen, ami de Carl Vogt, s'intéresse comme lui au darwinisme, aux problèmes de déterminisme physiologique des activités volontaires et conscientes. Sa psychologie est construite par extrapolation, à partir du modèle de l'activité réflexe. Dans une série d'articles, il expose et développe, à partir de 1878, ses réflexions sur «les conditions physiques de la conscience». En avril 1879, un article de sa plume, intitulé «La loi physique de la conscience», paraît dans la *Revue Philosophique* que dirige depuis quelques années le psychologue Théodule Ribot³⁰. Cet article, assez bref, énonce la théorie suivante : les états conscients sont liés à la phase de «désintégration» (i. e. de désassimilation) des cellules nerveuses, tandis que la phase de «réintégration» est inconsciente. L'intensité de la «désintégration» est «en proportion inverse de la facilité avec laquelle le travail de chaque élément nerveux central passe à un autre élément, sensitif ou moteur, central ou efférent». Plus la transmission de l'excitation a d'obstacles à vaincre, et plus ce processus sera conscient.

Le fait qu'il importe de souligner ici, c'est que Herzen, dans cet article qui ne pouvait manquer de retenir l'attention des lecteurs français, reprend et développe très fidèlement la définition que Schiff avait donnée de la cénesthésie :

Toutes les excitations qui ne se transmettent pas trop rapidement «automatiquement» d'un élément à l'autre, ou qui rencontrent dans les éléments qu'elles envahissent une résistance suffisante pour ne pas s'épuiser au seuil de l'élément central, pour en forcer l'entrée et pour mettre en branle son intérieur, éveillent chacune son *quantum* de conscience, qui va se fondre avec celle des autres éléments désintégrés, former la cénesthésie ou conscience totale de l'individu à ce moment-là³¹.

Herzen, est-il besoin de le dire, ne fait que *nommer* d'un terme global et synthétique ce que d'autres théoriciens contemporains avaient désigné de façon différente ; ainsi Taine, commentant le livre de Krishaber sur la *Névropathie cérébrocardiaque* (1873) : ... «Le moi, la personne morale, est un produit dont les sensations sont les premiers facteurs ; et ce produit, considéré à différents moments n'est pas le même et ne s'apparaît comme le même que parce que nos sensations constitutives demeurent toujours les mêmes. Lorsque subitement ces sensations deviennent autres, *il* devient autre et s'apparaît comme un autre.»³² Taine ne recourt pas ouvertement à la notion de cénesthésie, pas plus que ne le fait Henry Maudsley. Herzen, traducteur de la *Physiologie de l'Esprit* de Maudsley (1879), résumait et reprenait à son compte les idées du psychologue anglais : le «*moi* n'est autre chose que que l'*unité de l'organisme*, se révélant à la conscience ; l'*organisme* est la personnalité ; la conscience ne fait que nous le dire».³³ Tout est dit, sans faire appel au concept unificateur de cénesthésie.

Ayant ajouté aux idées proposées par Schiff un complément de considérations sur le métabolisme des cellules nerveuses, Herzen nuance et précise la théorie de Schiff sur la discontinuité du moi. Pour Herzen, la cénesthésie ne disparaît complètement que dans le sommeil (pour autant que le sommeil ne soit pas envahi par le rêve) ; mais notre conscience cénesthésique est *continue*, tout en variant dans son contenu. A l'état de veille, nous sommes continûment conscients : en revanche, la conscience réfléchie, la conscience du *moi*, elle, est intermittente et discontinue. La conscience du moi n'est qu'une modalité instable de la cénesthésie.

La conscience du *moi*, qui est un cas particulier de la conscience en général [...] est bien plus souvent interrompue, bien plus *intermittente* que la cénesthésie totale ; car celle-ci est souvent formée de sensations directes ou réflexes, suffisamment intenses pour enrayer complètement la désintégration due aux sensations personnelles, c'est-à-dire pour étouffer tout sentiment individuel³⁴.

Schiff avait insisté, lui aussi, sur la disparition de la conscience de soi dans les activités très «absorbantes» pour l'esprit³⁵. Herzen formule cette même idée avec

plus de netteté, et la présente comme une théorie capable de résoudre l'opposition entre deux contemporains, Lewes et Maudsley, qui soutenaient des thèses antagonistes sur le degré de conscience des phénomènes nerveux.

L'article de Herzen, dans la *Revue Philosophique*, est bref, sans références, et ne mentionne même pas Schiff. Mais dans d'autres publications, et notamment dans *Le cerveau et la conscience*³⁶, Herzen cite abondamment son maître. Plus tard, en 1887, Herzen se laisse gagner par un repentir terminologique : il remplace le mot *cénesthésie* par celui de *panesthésie*...³⁷

Ce n'est pas un hasard, me semble-t-il, si la première citation que fait Ribot, en 1883, dans *Les Maladies de la Personnalité*, est celle de l'article de Herzen publié par ses soins quatre ans plus tôt. Herzen est le premier témoin scientifique appelé à confirmer l'hypothèse selon laquelle la production de la conscience est toujours liée à l'activité du système nerveux», et selon laquelle, également, «toute activité nerveuse n'implique pas une activité psychique. L'activité nerveuse est beaucoup plus étendue que l'activité psychique. La conscience est donc quelque chose de surajouté.»³⁸ Ribot reprend à Herzen la notion de l'intermittence de la conscience – et tous deux écrivent *intermittence* en italiques.

Certes, Ribot, auteur d'un ouvrage important sur la *Psychologie allemande contemporaine* (1879), pouvait aller à la source, et n'avait nul besoin de l'article français de Herzen pour découvrir la notion de *cénesthésie*. De fait, c'est à Henle et à Weber qu'il se réfère pour la définition du terme. Ribot n'évite pas une certaine contradiction dans les définitions qu'il juxtapose. «La cénesthésie est le chaos non débrouillé de toutes nos sensations» écrit-il avec Henle³⁹. «La cénesthésie est un toucher intérieur», ajoute-t-il, d'après Weber⁴⁰. Dans l'acception de Henle (qui est celle de Schiff) il s'agit de *toutes* nos sensations. Dans celle de Weber, il s'agit d'une extension interne du *toucher*, indépendante des renseignements fournis par les «sens spéciaux». (Sans nommer la cénesthésie, Taine, dans *De l'Intelligence* [III, II], se rallie aussi à la théorie de Weber, telle qu'elle est exposée dans l'article *Tastsinn* du *Handwörterbuch der Physiologie* de Rudolph Wagner⁴¹.) Mais il est intéressant de constater que, dans son article italien, Schiff s'était déjà lui-même réclamé de Henle. Il se peut que, d'une façon ou d'une autre, Herzen, averti par Schiff, ait attiré l'attention de Ribot sur Henle. Quoi qu'il en soit, l'on ne peut que constater la coïncidence à peu près complète dans la façon dont Schiff, puis Herzen, puis Ribot définissent la «personnalité», le moi, comme *constitué* par la cénesthésie, ou par une certaine modalité – réflexive – de la cénesthésie. Ecouteons Ribot, dont la psychologie postule la même discontinuité, le même jeu kaléidoscopique que celui dont Schiff nous avait suggéré l'image. Ribot écrit :

Si donc on admet que les sensations organiques venant de tous les tissus, de tous les organes, de tous les mouvements produits, en un mot de tous les états du corps, sont représentés à un degré quelconque dans le *sensorium*, et si la personnalité physique n'est rien de plus que leur ensemble, il s'ensuit qu'elle doit varier avec eux et comme eux et que ces variations comportent tous les degrés possibles, du simple malaise à la métamorphose totale de l'individu. Les exemples de «double personnalité» [...] ne sont qu'un cas extrême [...]. On trouverait dans la pathologie mentale assez d'observations pour établir une progression, ou plutôt une régression du changement le plus passager à l'altération la plus complète du moi. Le moi n'existe qu'à la condition de varier continuellement⁴².

Pour l'évolution des idées en France, Ribot intervient ici de façon déterminante. C'est lui qui étend les idées de Schiff et de Herzen à tout le domaine de la psychopathologie ; c'est lui qui en fait un modèle explicatif pour toutes les affections qui, à cette époque, retenaient l'attention des cliniciens : sentiments de dépersonnalisation, double personnalité, dépression et exaltation de la personnalité, dissolution du moi. Ribot, qui enseignait au Collège de France, était très admiré et largement lu. Son influence sur Proust, pour ne citer qu'un exemple, est considérable⁴³. Le livre sur *Les Maladies de la Personnalité* a connu 15 rééditions jusqu'en 1914. Son autorité a été si importante que – ne fût-ce que sur le plan de la nomenclature et des définitions, tous les psychiatres français jusqu'à nos jours, se sont réclamés de lui (donc indirectement de Henle) lorsqu'il s'est agi de définir la cénesthésie.

Il est aisé de mettre en perspective les idées qui, en psychiatrie, dans le prolongement de celles que défendait Ribot, ont assigné un rôle important aux manifestations de la cénesthésie⁴⁴. C'est d'abord Séglas, dans ses *Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses* (1895), qui attribue aux troubles cénesthésiques une responsabilité primordiale dans les états de dépersonnalisation et dans les délires de négation mélancoliques. C'est ensuite Wernicke, qui en 1906, insiste sur le rôle des fibres d'association, et crée la notion de *somatopsyché*⁴⁵ : et, comme il distingue la *somatopsyché*, l'*allopsyché*, et, de surcroît, l'*autopsyché*, nous le voyons revenir aux catégories proposées initialement par Reil, sans plus tenir compte de la conception unitaire qu'avaient formulée Henle, Schiff et Herzen. En 1907, Dupré crée le terme de *cénestopathie*⁴⁶, et, dans une série de communications, en précise le champ d'application. Pierre Janet décrit des cas de «délire cénesthésique».⁴⁷ Au congrès de psychologie de Genève, en 1909, Paul Sollier présente un rapport sur le «sentiment cénesthésique», intéressant par l'ampleur des confrontations

qu'il établit entre les doctrines contemporaines (mais dont l'information historique reste limitée à ce qu'en a livré Ribot)⁴⁸. En 1914, un livre remarquable de Charles Blondel, *La Conscience Morbide*, expose une théorie originale du comportement psychotique : au départ, le trouble consiste en une altération de la cénesthésie : «Une conscience est morbide dans la mesure où, la décantation cénesthésique ayant cessé de s'y produire, il adhère aux formations de la conscience claire des composantes inaccoutumées, anormalement irréductibles.» Cet envahissement de la conscience par une cénesthésie modifiée rend impossible «cette distribution et cette organisation conceptuelles, que la collectivité, l'intelligence et le langage [...] ont adaptées aux conditions objectives de notre existence parmi les hommes et les choses».⁴⁹ La théorie de Blondel, on le voit, fait intervenir l'altération cénesthésique comme facteur de perturbation dans le rapport social de l'individu, emprisonné dans une expérience individuelle incommunicable. La théorie de Blondel a eu le destin des théories : on la cite, parfois avec éloge, et on lui oppose d'autres interprétations, qui ont le mérite d'être nouvelles, même si elles ne sont pas meilleures. Relevons que Henri Baruk, dans son *Traité de Psychiatrie* (1959) nous offre un long chapitre intitulé *Cénestopathie et Dépersonnalisation*, qui invoque le patronage de Ribot, et celui de Dupré et Camus...

Mais la théorie de Ribot allait, presque dès le début, susciter la critique. C'est d'abord Œsterreich (en 1897), reprochant à Taine et à Ribot des présupposés philosophiques qui les rattachent à l'école sensualiste (dont se réclamait ouvertement Schiff). Ribot, sensible au bien-fondé de la remarque, se rapproche des idées d'Œsterreich, selon qui il faut chercher la cause des états de dépersonnalisation dans «une transformation de la conscience affective».⁵⁰ Ribot, contrairement à Schiff, récuse l'héritage de la philosophie sensualiste : la cénesthésie n'étant que la conscience organique (laisse-t-il entendre), elle n'inclut pas les données des sens «spéciaux» ; invoquer le rôle de la cénesthésie, ce n'est donc pas attribuer aux données sensibles un rôle primordial dans la vie psychique. Et Ribot ajoute cette critique à l'égard de son ancien ouvrage : «A cette époque, l'importance primordiale de la sensibilité affective dans les transformations brusques de l'individualité, ne m'apparaissaient pas suffisamment.» Après avoir admis le primat de l'événement organique par rapport au sentiment de dépersonnalisation (selon une séquence conforme à la fameuse théorie de James-Lange), Ribot se trouve, tardivement, enclin à accorder une nette priorité et une certaine autonomie à l'expérience affective...

Dans ses ouvrages sur le *Vertige* (1893, 1904²), surtout dans le *Sens des Attitudes* (1904), puis dans de nombreux articles, l'otologiste Pierre Bonnier conteste, notamment contre Grasset, la validité scientifique de la notion de cénesthésie : il

souhaite qu'on reconnaisse l'existence d'un «sens des attitudes» lié en grande partie aux fonctions labyrinthiques. Le «sens des attitudes [...] nous fournit la notion du *lieu* de chaque partie de nous-même et forme la base de toute orientation, tant objective que subjective et psychique. Il a pour objet la figuration topographique ($\sigma\chi\eta\mu\alpha$) de notre moi. J'ai également proposé ce terme de *schématie* pour le genre d'images fournies par ce sens : il y a des *aschématises*, des *hyper*, *hypo* et *paraschématises* [...]. Le mot *cénesthésie* ne peut avoir de signification valable en physiologie et en psychologie, car il ne comporte pas la notion de figuration topographique indispensable à toute définition de corporalité.»⁵¹ Dans ces remarques, adressées sans aménité à Sollier, à l'occasion de son rapport au Congrès de Genève de 1909, nous voyons Bonnier mettre en place le concept de schéma corporel, qui se précisera ultérieurement, grâce aux travaux de Head, de Schilder, de Lhermitte, d'Ajuriaguerra...⁵² Ribot à son tour, en 1912, en viendra à souligner l'importance des représentations motrices et kinesthésiques et à les tenir pour constitutives de tous nos états de conscience⁵³. A quoi Sollier, défenseur inconditionnel de la cénesthésie, répliquait que la kinesthésie n'est «qu'une partie et un des modes» de la cénesthésie (*Revue Philosophique*, 1913, p. 585).

L'un des derniers élèves genevois de Moritz Schiff est Edouard Claparède. Sa thèse de doctorat en médecine, dédiée à son cousin Théodore Flournoy et à Léon Revilliod, s'intitule : *Du sens musculaire, à propos de quelques cas d'hémiataxie posthémiplégique*. Elle paraît en 1897, un an après la mort de Schiff. Dans son examen critique de la notion de sens musculaire, Claparède n'a garde d'oublier la théorie déjà ancienne de Schiff, qui niait l'existence d'afférences spécifiquement musculaires, et qui attribuait la perception du mouvement aux informations tactiles de voisinage. Quoique peu satisfait de la notion de sens musculaire, trop peu rigoureuse à ses yeux, Claparède s'en accommodait : il s'est montré très critique, en revanche, à l'égard des propositions avancées par Pierre Bonnier sur le *sens des attitudes* – ce qui lui valut une très acerbe réplique de ce dernier ; tout le livre intitulé *Le sens des attitudes* (1904) n'est en fait qu'une longue réponse à Claparède.

Je parcours la très ample liste des publications de Claparède, et deux titres retiennent mon attention : d'abord, une curieuse «Note sur la localisation du moi»⁵⁴, et surtout l'un des derniers articles : «Sur une difficulté de la représentation somatesthésique de la giration du corps.» C'est pour le psychologue l'occasion de faire le point sur la question, et de procéder à une révision terminologique. A la notion de cénesthésie, légitime jusqu'à un certain point pour nommer l'expérience sensible, il ajoute celle de somatesthésie, plus adéquate et plus pertinente pour désigner l'expérience dynamique :

Ce n'est plus, cette fois, la sensation *du corps*, mais la sensation, ou le sentiment d'être *dans son corps*, de l'habiter [...]. Il est toujours difficile de décrire un état de conscience. La somatesthésie se distingue, selon moi, de la cénesthésie, comme le verbe *être* se distingue du verbe *avoir*. Dans la cénesthésie, on sent son corps, on sent qu'on *a* un corps. Dans la somatesthésie, on sent que l'on est dans son corps, ou mieux que l'on *est* soi-même un corps⁵⁵.

Claparède, attaché à relever le rôle de l'*intérêt* dans la vie psychique, fondateur d'une psychologie dominée par la considération du *fonctionnel*, ne pouvait que privilégier, dans la conscience du corps, les aspects dynamiques, les comportements *moteurs*. Et il lui faut, à ce moment, trouver un terme plus satisfaisant que celui de *cénesthésie*.

Première conclusion : la période où la notion de *cénesthésie* a connu sa plus grande faveur est celle où, devant le progrès intellectuel qui résultait de l'application généralisée du modèle de l'arc réflexe, l'on s'est efforcé de construire une psycho-physiologie réflexologique où le moi (la « personnalité ») était conçu comme la somme ou le résultat des afférences sensorielles, sans en excepter celles, plus confuses et plus variables, dont l'organisme lui-même était la source. Le rôle de la cénesthésie a quelque peu pâli, sans s'effacer pour autant, à partir du moment où la psychologie a redécouvert l'interaction de l'individu et du monde, et la part qui revient aux initiatives motrices dans la constitution du sujet⁵⁶.

Seconde conclusion : dans l'article que nous venons de mentionner, Claparède définit la cénesthésie d'après *Les maladies de la personnalité* de Ribot : il s'en tient, après tant d'autres, à la phrase de Henle citée par Ribot. Son propos étant scientifique et expérimental, il n'avait nul besoin de remonter de Ribot à Herzen, puis à Schiff, puis à Reil. La *loi d'économie*, qui règne sur l'activité scientifique «de pointe», l'en dispensait. C'est la tâche de l'historien de rétablir rétrospectivement les enchaînements et les filiations. Peut-être, dans la perspective même de la recherche scientifique, n'est-ce pas une besogne entièrement gratuite. Telle est du moins la justification que je voudrais donner à cet exposé.

Notes

- ¹ *Coenaesthesia*, *dissertatio inauguralis medica, quam praeside J. C. Reil, pro gradu doctoris defendit Chr. Frieder. Hübner, Halae 1794.*
- ² En français : *Analyse des fonctions du système nerveux [...]*, Genève (Du Villard et Nouffer) 1778, 2 vol. in-16 de 272 et 334 pages. Ce livre, de l'aveu de son auteur, doit beaucoup à l'enseignement de Cullen. De la Roche (1743–1813) était diplômé de Leyde. Il quitte Genève pour Paris en 1782. Il est médecin des gardes suisses et assure la rédaction des volumes de *Chirurgie de l'Encyclopédie Méthodique*. Pendant la Terreur, il se retire à Lausanne. Revenu à Paris, il devient médecin de l'Hôpital Necker. Il meurt du typhus en 1813.
- ³ Reil semble avoir eu à cœur de faire travailler ses élèves sur l'ensemble des problèmes relatifs aux sensations. En 1795, il préside à une *Dissertatio de sensu externo*, soutenue par Casparus Zollikofer ab Altenklingen.
- ⁴ *De Anima*, livre III, chapitre II.
- ⁵ Pour Descartes, le *sensorium commune* devait être situé dans la glande pineale ; pour Willis (*Anatome cerebri*, chap. XIII), dans les corps striés ; pour Quesnay (*Essai physique sur l'économie animale*, 1747, t. III, p. 196), dans le corps calleux. On sait que Sœmmering situera l'*Organ der Seele* dans le liquide céphalo-rachidien (*Über das Organ der Seele*, Königsberg 1796 ; E. J. Bonset, Amsterdam 1966, § 28 et suivants). En revanche, Locke et Condillac n'ont que faire du *sensorium commune* ; les sensations, sitôt perçues, sont comparées : d'où les premiers jugements. Le Camus, dans *La Médecine de l'Esprit* (Paris 1769, 2 vol., t. I, p. 29), parle assez longuement du *sensorium commune* et le traite d'«être imaginaire». – Claude Bernard toutefois persistera à nommer «*sensorium*» la conscience perceptive, à son niveau supérieur.
- ⁶ On se reportera au dictionnaire de Liddell et Scott ; à A. Cancrini, *Syneidesis. Il tema semantico della «con-scientia» nella Grecia antica*, Rome (Ateneo) 1970 ; à L. Schrader, *Sinne und Sinnesverknüpfungen [...]*, (Carl Winter) 1969.
- ⁷ K. A. Rudolphi, *Grundriß der Physiologie*, Reutlingen 1830, zweiter Band, erste Abtheilung, § 269, p. 48–49.
- ⁸ On consultera la documentation très complète rassemblée par G. Gusdorf dans *Naissance de la conscience romantique au siècle des lumières*, Paris 1976, chap. IV : «L'inversion des priorités : le sens intime», p. 285–316.
- ⁹ P.-J.-G. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, huitième édition, augmentée de notes par L. Peisse, Paris 1844, p. 108–110. Voir également les articles *Sens* (par Montfalcon) et *Sensations*, plus particulièrement la section consacrée aux *sensations internes* (par Bilon) dans le *Dictionnaire de Panckoucke*, tome 51.
- ¹⁰ M. Lenhossek, *Physiologia medicinalis*, vol. IV, Pest 1818, Lib. II, Cap. IV, Sect. I, *De sensu corporeo*, § 470–484. Cette section inclut des considérations sur l'instinct sexuel, le somnambulisme et le magnétisme. Mêmes associations (*Gemeingefühl*, sympathies, magnétisme) dans le *Handbuch d'Autenrieth* (1802).
- ¹¹ Fr. v. P. Gruithuisen, *Anthropologie*, München 1810, § 475–485.
- ¹² Rappelons que Charles Bell a proposé une classification physiologique des fonctions nerveuses, qui distinguait, parmi les nerfs sensitifs, les *nerfs de sensations spéciales* et les *nerfs de sensibilité générale* (*Exposition du système naturel des nerfs du corps humain*, trad. J. Genest, Paris 1825).

¹³ Karl Friedrich Burdach, *Die Physiologie als Erfahrungswissenschaft*, Leipzig 1828, Zweiter Band, § 472, S. 699, 2. Auflage 1837, p. 784 ; *Der Mensch*, 1837, § 232. Cf. G. H. v. Schubert, *Geschichte der Seele*, 4^e éd., 1850, vol. II, § 32.

¹⁴ L'influence de Schelling, en cette direction, est considérable. Mais la critique, voire la satire, ne manqueront pas. Kant, dans son *Anthropologie* (1795), avait déjà mis en garde contre les illusions du sens interne (§ 22) ; Franz Xaver Biunde, dans le *Versuch einer systematischen Behandlung der empirischen Psychologie* (Trier 1831, § 46) exprime ses doutes quant à la réalité de l'*Allsinn* et du *Gemeingefühl* ; Immermann, dans son roman satirique *Münchhausen* (1839) se moquera des rêveries d'Eschenmayer.

¹⁵ *Dizionario delle Scienze Mediche*, compilato da Paolo Mantegazza, Alfonso Corradi e Giulio Bizzozero, Milano (Brigola) 1874, Volume I, parte seconda, p. 627–632. (Nous remercions ici Luigi Belloni qui nous a obligamment communiqué le texte original.) La traduction (par A. Herzen) figure aux pages 469–481 du tome I du *Recueil des mémoires physiologiques de Maurice Schiff*, Lausanne (Benda) 1894. Sur Moritz Schiff, nous renvoyons à la bibliographie de Peter Riedo, *Der Physiologe Moritz Schiff (1823–1896) und die Innervation des Herzens*, Thèse de l'Université de Zurich (Juris Druck) 1971, p. 35, ainsi qu'à Jean Posternak, «La physiologie à la Faculté de Médecine de Genève», in *La Faculté de Médecine de Genève (1876–1976)*, à paraître.

¹⁶ Op. cit., p. 469.

¹⁷ Op. cit., p. 470. A l'appui de cette affirmation de Schiff, citons entre autres Johannes Müller : «On a voulu considérer comme une sorte de sens à part les sensations internes au moyen desquelles nous sommes informés des états de notre corps, l'espèce de sensibilité générale ou collective qui a reçu le nom de *coenaesthesia*. Cette distinction est vicieuse ; car les sensations que la sensibilité générale nous procure sont du même genre que celles de la peau, seulement plus vagues et plus confuses dans certains organes. Peu importe pour le sens qu'il soit exercé du dehors ou du dedans, et il n'y a pas de sens dans lequel nous distinguons les sensations objectives et les sensations subjectives comme deux choses essentiellement différentes l'une de l'autre.» (*Manuel de Physiologie*, traduit par A.-J.-L. Jourdan, deuxième édition revue et annotée par E. Littré, Paris 1851, t. II, p. 282.)

¹⁸ Rudolph Hermann Lotze, *Medizinische Psychologie oder Physiologie der Seele*, Leipzig 1852 ; repr. Bonset, Amsterdam 1966, § 23, p. 278–287, «Vom Gemeingefühl».

¹⁹ Lotze s'explique à ce sujet aux pages 282–283 de son ouvrage : ... «Ursprünglich sind sie alle, Empfindungen sowohl als Gefühle, nur mit ihrem qualitativen Inhalt im Bewußtsein, und geben sich weder subjectiv noch objectiv ; d.h. sie werden unmittelbar weder auf äußere Objecte bezogen, noch auch im Gegensatze zu dieser Beziehung als Bestimmungen des subjectiven Daseins wahrgenommen. Alle und jede Deutung auf einen dieser beiden Beziehungspunkte, weit entfernt, zu ihren ursprünglichen Eigenschaften zu gehören, ist vielmehr nur ein *Schicksal*, das ihnen im Verlauf des geistigen Lebens zustößt.»

²⁰ Schiff, Op. cit., p. 470.

²¹ Op. cit., p. 469.

²² Op. cit., p. 470. A ce propos, Schiff renvoie à ce qu'il expose dans sa *Muskel- und Nervenphysiologie*, Lahr 1858. Bien qu'il ne donne que la référence du volume, et non celle des pages, nous avons lieu de croire qu'il s'agit du chapitre intitulé «Die Thätigkeit der sensibeln Nerven», p. 149–167.

- ²³ Notamment en ce qui touche au sens musculaire, dont Schiff niait l'existence. La notion de kinesthésie (Bastian, 1880), la découverte des fuseaux musculaires par Kühne (1863), et surtout les recherches histologiques de Ruffini (1892) ont conféré au sens musculaire la dignité de «sens spécial», doté d'un appareil spécial. Cf. E. G. Jones, “The development of the ‘muscular sense’ concept during the 19th century and the work of H. Charlton Bastian”, *Journal of the History of Medicine and allied Sciences* 27 (1972), p. 298–311.
- ²⁴ Op. cit., p. 470. Dans la version italienne de son article sur la cénesthésie, Schiff renvoie plus précisément à la p. 728 de l'*Allgemeine Anatomie* de Henle. Ce passage, auquel Théodule Ribot se rapportera à son tour mérite d'être cité : «Das Gemeingefühl ist die Summe, das ungesonderte Chaos von Sensationen, welches dem Selbstbewußtsein von allen empfindenden Theilen des Körpers zugeführt wird ; diese müssen beständig und in bestimmter Weise vorhanden sein, sonst könnte Veränderung einer einzelnen, z. B. in Krankheit, nicht zur selbstbewußten Empfindung werden.»
- ²⁵ Op. cit., p. 471–472.
- ²⁶ Op. cit., p. 472–473.
- ²⁷ Op. cit., p. 473.
- ²⁸ Op. cit., p. 477, 479, 480.
- ²⁹ Sur Alexandre Herzen, voir la notice nécrologique due à Auguste Roud, aux p. LI–LXVI des *Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles*, 1907.
- ³⁰ La *Revue philosophique de la France et de l'Etranger* était alors dans sa quatrième année. L'article de Herzen figure aux pages 353–361 du tome VII. Vacherot mentionnera cet article dans son rapport à l'Académie des Sciences morales et politiques (août-septembre 1879), à propos de l'ouvrage de Ribot sur la *Psychologie allemande contemporaine*.
- ³¹ Op. cit., p. 357.
- ³² Le commentaire de Taine sur Krishaber est une note, intitulée «Sur les éléments et la formation de l'idée du moi», ajoutée au t. II de *L'Intelligence*. Elle avait paru d'abord comme un article de la *Revue philosophique*, en 1876.
- ³³ A. Herzen, *Les conditions physiques de la conscience*, Genève 1886, p. 54. Cf. Henry Maudsley, *Physiologie de l'Esprit*, trad. Herzen, Paris 1879, p. 226–230 et p. 346–347.
- ³⁴ *Revue philosophique*, VII, avril 1879, p. 360.
- ³⁵ Dans l'article *Cénesthésie*, Schiff écrivait : «Lorsque nous sommes sous le coup d'une vive émotion morale ou physique, nous sommes, comme on dit, entièrement absorbés par nos sensations, c'est-à-dire qu'elles s'emparent si bien de tout le centre sentant, que nous ne pouvons pas en même temps penser à autre chose ; des impressions qui à tout autre moment auraient attiré notre attention, passent inaperçues ; tout notre être, envahi par cette seule pensée, n'en peut percevoir aucune autre ; elle remplit à tel point toute la conscience que celle-ci ne perçoit même plus le *sujet* qui est le siège de la pensée unique ; en d'autres termes, la conscience du sujet qui reçoit l'impression, ou l'image du sujet lui-même, ne peut pas accompagner la violente impression qui domine tout, et par conséquent la conscience de nous-même n'existe plus à ce moment-là, elle est *interrompue*... On peut dire que, lorsque l'esprit est le plus actif, tout ce qui constitue son être est l'image de l'objet, tandis que la subjectivité, la sensation du *moi* cesse.» (Op. cit., p. 478.)
- ³⁶ Lausanne (Benda) 1887.
- ³⁷ Herzen éprouve la nécessité de s'en expliquer : «Je propose le nom de panesthésie pour exprimer la totalité de ce qu'un individu sent à un moment donné: on désigne souvent

la même chose par le mot cœnsthésie ; mais il me paraît étymologiquement moins adapté parce que toute la conscience peut être occupée par une seule sensation, et psychologiquement parce que souvent on l'emploie pour indiquer l'ensemble des sensations viscérales ou organiques.» (*Le cerveau et l'activité cérébrale*, p. 223 ; voir également, p. 275 sq. le chapitre sur la personnalité.)

³⁸ Th. Ribot, *Les maladies de la personnalité*, 1885, p. 6.

³⁹ Ribot se réfère à la même page de l'*Allgemeine Anatomie* que Schiff dans l'article italien sur la cénesthésie. Ribot ajoute une référence à l'édition de 1848 des *Pathologische Untersuchungen*, p. 114.

⁴⁰ Sans référence.

⁴¹ Dritter Band, zweite Abtheilung, Braunschweig 1846. L'article de Weber, «Der Tastsinn und das Gemeingefühl», occupe les p. 481 à 588.

⁴² *Les maladies de la personnalité*, p. 32–33.

⁴³ Rappelons que Ribot a été le premier à exposer une théorie de la *mémoire affective*. Cf. *La psychologie des sentiments*, 1896.

⁴⁴ Nous omettons à dessein les ouvrages où apparaissent de simples citations de Ribot. Ainsi le court chapitre que H. Beaunis consacre à la cénesthésie dans son livre *Les sensations internes*, Paris 1889, doit presque tout à Ribot, auquel il emprunte les citations de Henle, de Peisse, etc.

⁴⁵ *Grundriß der Psychiatrie*, 2^e éd., 1906, «Psychophysiologische Einleitung».

⁴⁶ On se reportera au chapitre sur les cénestopathies qui figure dans le recueil posthume, Ernest Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris (Payot) 1925, p. 289–304. On y trouve la bibliographie des travaux de Dupré, de P. Camus, de Mme Long-Landry, à partir de 1907.

⁴⁷ *Les obsessions et la psychasthénie*, 2 vol., Paris 1903, passim.

⁴⁸ VI^e Congrès International de Psychologie, rapports et comptes rendus publiés par les soins de Ed. Claparède. Genève (Kündig) 1910. Le rapport de P. Sollier et la discussion occupent les p. 197–221.

⁴⁹ Charles Blondel, *La conscience morbide*, Paris 1914, p. 283.

⁵⁰ Th. Ribot, *Problèmes de psychologie affective*, Paris 1910, p. 26.

⁵¹ VI^e Congrès International de Psychologie, Genève 1910, p. 218.

⁵² On trouvera une bibliographie très complète dans l'ouvrage de H. Hécäen et J. de Ajuria-guerra, *Méconnaissances et hallucinations corporelles*, Paris (Masson) 1952.

⁵³ *Revue philosophique*, 1912, puis *La vie inconsciente et les mouvements*, Paris 1914. On y lit : «Tout état de conscience est un complexus dont les éléments kinesthétiques forment la portion stable, résistante» (p. 19).

⁵⁴ *Archives de Psychologie*, t. XIX, No 74, sept. 1924, p. 172–182.

⁵⁵ *Archives de Psychologie*, t. XXVII, No 106, mars 1939, p. 172–185.

⁵⁶ Mais les initiatives motrices, si elles doivent contribuer à former la personnalité, ne sont pas concevables sans une régulation en provenance de la sensation même du corps en mouvement.

Summary

This essay traces the history of a psychophysiological notion.

1. The word *cenesthesia* was used for the first time by Reil and Hübner in 1794: it characterises the sensibility “by which the soul is informed of the state of its body”. The notion is discussed extensively at the beginning of the 19th century.
2. Schiff, writing a survey article on the subject in 1871, modifies the original definition. For him *cenesthesia* is “the sum of sensations which are perceived at a given moment by the conscience”.
3. This theory, defended by Alexander Herzen, the disciple and friend of Schiff, has influenced strongly French psychological thought through the writings of Th. Ribot.
4. The end of the 19th and the beginning of the 20th century new problems arise: muscular sensation, *kinesthesia*, *cenestopathy*, body image. Edouard Claparède, the disciple of Schiff, was continuously interested in these problems.

Prof. Dr. Jean Starobinski
12, rue de Candolle
1205 Genève